

# Comptes rendus = Besprechungen

Autor(en): **Stäuble, Antonio / Stäuble-Lipman Wulf, Michèle**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata**

Band (Jahr): - **(1989)**

Heft 10

PDF erstellt am: **30.06.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## COMPTES RENDUS / BESPRECHUNGEN

Yves Chevrel, *La littérature comparée*, Préface de Marius-François Guyard, Paris, PUF, 1989 (Que sais-je? , 499)

Pierre Brunel, Yves Chevrel (éd), *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, 1989

Les introductions et initiations à la littérature comparée ne manquent certes pas: Stallknecht, Weisstein, Jost ou Clements en anglais, Fügen, Dyserinck, Kaiser, Schmeling ou Konstantinović en allemand le prouvent bien. Si la situation est nettement moins bonne pour l'italien, l'intéressant livre de Claudio Guillén (*Entre lo uno y lo diverso, Introducción a la literatura comparada*, Barcelona, Ed. Crítica, 1985) a su remplir la lacune en espagnol. Quant à la France, deux "classiques" restaient à la disposition des lecteurs ces dernières années, "le Guyard" et "le Brunel-Pichois-Rousseau", l'essai d'orientation de Simon Jeune (*Littérature générale et littérature comparée*, 1968) étant épuisé depuis assez longtemps déjà. Les deux manuels en question ne sont que des mises à jour d'ouvrages plus ou moins anciens, d'une part du "Pichois-Rousseau" de 1967, de l'autre du "Guyard" de 1951, et en dépit de leurs qualités incontestables il ne pouvaient plus donner pleine satisfaction, surtout au niveau de l'enseignement universitaire, tandis que d'autres livres récents comme ceux d'Adrian Marino (*Comparatisme et théorie de la littérature*, 1988), d'Etiemble (*Ouverture[s] sur un comparatisme planétaire*, 1988) ou d'un collectif de la Société française de littérature générale et comparée (*La Recherche en littérature générale et comparée en France*, 1983) constituent des contributions à la recherche et au débat méthodologique plutôt que des initiations à une discipline. Par

ailleurs la dernière édition du “Guyard” (la sixième) de 1978, épuisée à son tour, n’a plus été réimprimée par les PUF; en attendant un “Que sais-je?” numéro 499 entièrement nouveau il ne restait finalement que le “Brunel-Pichois-Rousseau” accessible en librairie.

C’est donc avec un plaisir évident que les comparatistes ont pu accueillir le livre d’Yves Chevrel, et il faut dire d’emblée que grâce à lui nous disposons enfin d’un instrument d’enseignement et de travail moderne et valable. La compétence de l’auteur, qui s’est fait connaître non seulement par ses travaux sur le naturalisme européen, mais aussi par de nombreux articles théoriques, est hors de doute, et si le petit volume, comme tout travail de synthèse, peut susciter quelques observations critiques, il n’en reste pas moins qu’il réunit un nombre impressionnant d’informations précises. Tout en tenant compte du fait qu’il “s’adresse d’abord à un public de langue française”, Chevrel ne néglige nullement le contexte international de la discipline et, ce qui est peut-être plus important encore, il prend constamment en considération les courants de la critique contemporaine (narratologie, intertextualité, paralittérature, mythocritique, anthropologie etc.). Ainsi les domaines “classiques” du comparatisme (influences, thématologie, périodisation etc.) se trouvent en quelque sorte redéfinis dans une perspective actualisante. Si Chevrel rattache la littérature comparée volontiers à une démarche critique générale — “une interrogation incessante a sous-tendu ce volume: qu’est-ce que la littérature?” (p. 122) —, il en souligne tout autant la spécificité, à savoir la reconnaissance et l’analyse systématique du “fait littéraire étranger”, ce qui peut, en fin de compte, “être une occasion de mieux comprendre son propre enracinement” (ib.).

Nous retrouvons Yves Chevrel comme auteur de deux contributions importantes (“Le texte étranger: la littérature traduite” et “Les études de réception”) du volume collectif qu’il vient de publier avec Pierre Brunel, ensemble qui constitue un véritable panorama des études et des méthodes comparatistes en France à la fin du XXe siècle. Si l’on prend son titre à la lettre (Petit Robert: “Précis: 1/ Exposé précis et succinct, 2/ Petit manuel”), celui-ci est plutôt mal choisi. Il s’agit en fait d’un vaste recueil d’articles sur différents aspects de la discipline, dont “Poétique comparée” (J.-L. Backès), “De l’imagerie culturelle à l’imaginaire” (D.H. Pageaux), “La lit-

térature comparée devant les images modernes: cinéma, photographies, télévision” (Jeanne-Marie Clerc). Tous ces textes, plus ou moins longs et pourvus de bibliographies, d’ailleurs assez inégales, sont d’un intérêt certain, parfois d’une importance capitale pour la recherche, mais ils restent à quelques exceptions près centrés sur leur propre problématique, sans que la pertinence du “concept comparatiste” se manifeste toujours clairement. Les deux contributions de Pierre Brunel (“Introduction” et “Le fait comparatiste”) ne suffisent pas pour garantir la cohérence de l’ensemble. Ainsi on peut dire que l’essai de D. Madelénat nous apprend beaucoup de choses sur “Littérature et société”, comme le promet son titre, mais peu sur une sociologie littéraire spécifiquement comparatiste ou sur l’impossibilité d’une telle, et que Jean Perrot donne un “état des recherches” concernant “La littérature d’enfance et de jeunesse” sans doute très compétent, mais dans une perspective exclusivement francophone, voire française (il mentionne “au passage” un seul travail français sur les contes de Grimm “dans le domaine germanique”, sans la moindre allusion à la recherche allemande).

Au début de leur avant-propos Pierre Brunel et Yves Chevrel écrivent: “L’ouvrage que nous présentons est, dans sa conception comme dans sa rédaction, à l’image de la discipline à laquelle il souhaite introduire: à la fois multiple et un – du moins nous l’espérons.” Si la multiplicité du comparatisme français de la nouvelle génération, de celle qui succède aux Etiemble et aux Pichois, est brillamment illustrée par cet ensemble, son unité reste assez hypothétique dans la mesure où elle pourrait dépasser le cadre purement institutionnel (“une douzaine de comparatistes français en poste dans des universités”). Mais la chose est peut-être inévitable, et elle n’est pas typiquement française. Une méthodologie stricte restera toujours en contradiction avec une discipline qui se veut ouverte avant tout, qui se veut carrefour interdisciplinaire plutôt que maison fermée. Fort heureusement les seize pages d’“Orientations bibliographiques” qui terminent le volume nous rappellent cette dimension européenne et universelle du comparatisme. Saluons donc la volonté d’innovation et l’originalité de nos collègues français dont ce livre est le miroir aussi fascinant que parfois déconcertant...

M. Gst.

*Aspekte der Verweigerung in der neueren Literatur aus der Schweiz*, Sigriswiler Kolloquium der Schweizerischen Akademie der Geisteswissenschaften, Hrsg. v. Peter Grotzer, Zürich, Amman Verlag, 1988

Im Zentrum dieses Bandes steht, wie der Herausgeber am Schluß seines Einleitungsreferats formuliert, ein „Phänomen, das die neuere Literatur aus der Schweiz prägt: je besser es der Mehrheit der Bevölkerung geht, desto mehr ertönen Stimmen, welche Bedenken, Zweifel, Unsicherheit, Fragen anmelden und so ihrer Funktion als Sauerteig gerecht werden“. Ausgegangen ist Grotzer von einer Begriffsbestimmung, in der das literarische Werk seinen doppelten Platz hat als „ein Zeichen der Verweigerung“ oder als Darstellung von „Figuren der Verweigerung“. Hier öffnet sich die alte Dichotomie von Form und Aussage, die in den folgenden Beiträgen vielfach unabsichtlich immer wieder aufscheint und ebenso häufig wieder hinweginterpretiert wird, etwa von Heinz F. Schafroth, der im Zusammenhang mit Max Frisch (*Der Mensch erscheint im Holozän*) und Matthias Zschokke eine Literatur anspricht, die „Verweigerung nicht ideologisch-realistisch verkündet, sondern poetisch-realistisch zum ‘Stil’, zu einem Ganzen also werden läßt“ und damit einer „neuen, tieferen Kommunikation verpflichtet“ sei. Hans Wysling weist in der Diskussion auf eine Schwierigkeit anderer Art hin: heißt Verweigerung „ein Akt der Feindseligkeit“ oder einfach der Wille zur Innovation? Im letzteren Fall ist (fast) alle Literatur „verweigernd“.

Mit diesen Bemerkungen ist eine Dimension dieses Kolloquiums zumindest angedeutet: Literatur als Artefakt vs. (ideologisch) „engagierte Literatur“. In siebzehn Beiträgen wird das Thema in verschiedenen Richtungen abgehandelt. Am entschiedensten hat wohl Klaus Pezold, der Gast aus der („vorrevolutionären“!) DDR, die Verweigerung auch „auf das unmittelbar Politische“ bezogen, aber die Kritik an der „kapitalistischen Industriegesellschaft der Gegenwart“ erscheint nicht nur bei ihm als die historische Motivierung dessen, was Pier-Giorgio Conti als „Standort und Nicht-Standort einer rebellischen Epoche“ bezeichnet. Man kann sich fragen, ob aus sozialwissenschaftlicher und zeitgeschichtlicher Sicht nicht das eine oder andere Argument deutlicher herausgestellt worden wäre. Daß die

Probleme im wesentlichen „innerliterarisch“ angegangen wurden, hat natürlich seine Berechtigung. Alle Beiträge bleiben im besten Sinn textbezogen und sind weit weniger auf ein abstraktes Konzept als auf die Wirklichkeit der Werke und Autoren ausgerichtet.

Im Anhang kommen vier dieser Autoren (aus den vier Sprachgebieten der Schweiz) selber zum Wort. Allerdings bleibt die Frage nach dem „Schweizerischen“ ihrer Verweigerung bei ihnen, wie bei den Kritikern und Literaturhistorikern, unbeantwortet. Das kann auch damit zusammenhängen, daß sich in dem Band eigentlich komparatistische Ansätze nur ganz selten finden. „Neuere Literatur aus der Schweiz“ wird zwar in ihrer ganzen Breite, aber nur im Nebeneinander praktiziert. Ein zusätzlicher Reiz des Buches liegt in den mitveröffentlichten Auszügen aus den Diskussionen. Im gesamten eine höchst anregende, lebendige, kontroverse, aber auch informative, sorgfältig redigierte und vom Verleger schön ausgestattete Publikation, die nicht nur eine sogenannte Fachwelt etwas angeht. Eine französische Version soll in der Schriftenreihe der Schweizerischen Akademie der Geisteswissenschaften in Kürze erscheinen.

M. Gst.

Renato Martinoni, *Viaggiatori del Settecento nella Svizzera italiana*, Locarno, Armando Dadò editore, 1989, XXIV/520 pagine

Gli studi e le ricerche sui viaggiatori stranieri in Svizzera non sono merce rara; possiamo tuttavia constatare che, in generale, la Svizzera italiana non vi occupa una parte privilegiata. Ragione sufficiente, ci sembra, per render conto con una certa ampiezza di una voluminosa antologia, *Viaggiatori del Settecento nella Svizzera italiana*, elaborata e realizzata in Ticino: sia il curatore, Renato Martinoni, che l'editore, Armando Dadò, sono ticinesi. Martinoni (che insegna all'università di Zurigo) ha al suo attivo diverse altre pubblicazioni sul Ticino settecentesco<sup>1</sup>.

L'antologia accoglie brani scelti tratti dalle relazioni di ventitre viaggiatori (svizzeri, italiani, tedeschi, francesi, britannici, spagnoli<sup>2</sup>) che hanno visitato la Svizzera italiana tra il 1705 ed il 1797. Per alcuni di loro lo scopo del viaggio era "professionale": gli scienziati Horace-Bénédict de Saussure, Alessandro Volta e Ermenegildo Pini, il patrizio bernese Daniel Engel "sindacatore" (cioè ispettore) dell'amministrazione dei baliaggi meridionali, il lanfogto di Locarno Johann Friedrich Leucht e gli autori di vere e proprie "guide" (indicative delle distanze, dello stato delle strade, degli alloggi, dei prezzi, ecc.), come il tedesco Johann Gottfried Ebel (più tardi naturalizzato svizzero) e l'italiano Carlo Amoretti. Altri transitano semplicemente per la Svizzera diretti altrove, come il generale francese Desaix (il futuro eroe di Marengo) che si reca a Milano per incontrare Bonaparte. La maggior parte però è in viaggio per ragioni di tipo privato: diporto, istruzione, motivi di salute: il poeta tedesco Friedrich von

1 Accanto all'edizione delle *Lettere sopra i baliaggi italiani* di K.V. von Bonstetten (Locarno, Dadò, 1984), ricordiamo diversi articoli usciti nella rivista bellinzonese *L'Almanacco* tra il 1984 e il 1989 (e citati a p. XX del libro che stiamo recensendo).

2 I testi non italiani (latini, tedeschi, francesi, inglesi e spagnoli) sono stati tradotti da Vittore Nason, Fabrizio Cicoira, Flavia Zappa, Augusta López-Bernasocchi, Sabina Geiser, Filippo Bianconi e dallo stesso Martinoni. Gli indici dei nomi e dei toponimi sono a cura di Paolo Parachini.

Matthisson, Friederike Brun (l'amica di Bonstetten), la dama inglese Helen Maria Williams, ecc. Alcuni di loro ci hanno lasciato appunti di tipo diaristico, stesi via via che se ne presentava l'occasione: altri tuttavia, come lo svizzero Johann Georg Sulzer e l'inglese William Coxe, si sono preoccupati di strutturare le loro relazioni, rendendole utili anche a futuri viaggiatori.

La silloge di Martinoni è dunque – per contenuto e stile – molto varia e rappresentativa, anche se alcuni autori abbastanza noti, come Bertola, non vi hanno trovato posto; ma è vero che i *Diari* di Bertola (per altro accessibili in edizione moderna), così ricchi di notizie su Basilea, Berna e Zurigo, sono invece abbastanza scarni per quanto riguarda il Ticino.

La località cui i viaggiatori dedicano maggiore e più intensa attenzione è, come era facile prevedere, il Gottardo. Molti appunti riguardano particolari piuttosto concreti: osservazioni geologiche e meteorologiche, l'ospitalità dei cappuccini dell'ospizio, divergenze sull'altitudine (alcuni ritengono ancora il Gottardo la montagna più alta d'Europa, mentre altri si dimostrano più aggiornati). Quasi tutti i viaggiatori, tuttavia, sono impressionati dalla solitudine e dalla severità del paesaggio, che incute terrore e talvolta desta perfino pensieri di morte. Il capolavoro da questo punto di vista è certamente un brano di Alessandro Volta: il celebre fisico, professore all'università di Pavia, compì un viaggio di studi in Svizzera e ne rese poi conto al conte Firmian, governatore austriaco della Lombardia: una relazione di tipo burocratico e scientifico. Sul colle, la sublimità del paesaggio alpino induce Volta a cambiare improvvisamente stile e ad interrompere i suoi aridi appunti scientifici per dar vita ad una descrizione che è una delle più significative testimonianze della sensibilità tardo-settecentesca ed un notevole esempio di poesia della montagna, degno, a nostro avviso, di stare accanto alla lettera da Ventimiglia dell'*Ortis* foscoliano (19/20 febbraio)<sup>3</sup>.

3 La descrizione di Volta era stata pubblicata nella monumentale edizione dell'*Epistolario*, Bologna, Zanichelli, vol. I, 1949, pp. 480-483 e poi, parzialmente, in A. de' Giorgi Bertola, *Diari del viaggio in Svizzera e in Germania (1787)*, a c. di M. e A. Stäubli, Firenze, Olschki, 1982, pp. 36-38; grazie all'antologia di Martinoni il brano è ora divenuto più facilmente accessibile.



Quasi tutti i viaggiatori mettono in evidenza il forte contrasto tra il Gottardo ed il paesaggio della Leventina che si va facendo sempre più ameno e dolce. Alla Leventina stessa, ai laghi (Maggiore e Ceresio), alle città di Bellinzona, Locarno e Lugano, sono dedicate molte pagine. Soprattutto Lugano viene ammirata come la porta d'Italia: italomani settentrionali, come la Brun e Matthisson, levano (talvolta ingenui) gridi di entusiasmo (ciò che non impedisce loro di riprendere meccanicamente vecchi pregiudizi su povertà, sporcizia, e sanguinarietà degli Italiani...).

Verso la fine del secolo la natura viene sempre più sentita in maniera preromantica: l'aggettivo "pittoresco" (messo alla moda dalle teorie di William Gilpin<sup>4</sup>) ricorre sempre più frequentemente, ad esempio presso l'inglese Helen Maria Williams, ma anche presso lo zurighese Johann Heinrich Meyer, che stabilisce volentieri paragoni tra il paesaggio e la pittura di Rembrandt, Gessner e Claudio Lorenese: ad esempio, per descrivere la cucina di una modesta locanda ticinese scrive che gli effetti di luce sarebbero degni di un Rembrandt.

Molti viaggiatori mostrano anche un vivo interesse per le istituzioni politiche e per la storia: questo è il caso sia per gli svizzeri (Daniel Engel, Johann Conrad Fäsi, Johann Friedrich Leucht, Johann Georg Sulzer) che per gli stranieri (William Coxe, Helen Maria Williams). La conquista da parte dei Confederati, le battaglie di Arbedo e Giornico, la rivolta leventinese del 1755, l'organizzazione politica dei baliaggi sono spesso oggetto di appunti, talvolta puramente informativi, talaltra però anche abbastanza critici.

Le osservazioni più severe le troviamo sotto la penna di Helen Maria Williams. Ammiratrice della Rivoluzione francese, questa dama inglese aveva passato un certo tempo a Parigi, dove aveva simpatizzato per i Girondini ed era diventata amica di Madame Roland; durante il Terrore, era scampata alla ghigliottina e si era rifugiata in Svizzera. Le sue idee politiche appaiono chiaramente nel giudizio,

4 Fra le opere di Gilpin cfr. ad esempio *An Essay upon Prints, containing Remarks upon the Principles of Picturesque Beauty...*, Londra, Robson, 1768; *Three Essays: on Picturesque Beauty; on Picturesque Travel; and on Sketching Landscape...*, Londra, Blamire, 1792.

appassionatamente parziale, sul (mal)governo dei lanfogti. Questi ultimi avrebbero “comprato” i loro incarichi e la loro unica preoccupazione sarebbe quella di arricchirsi a spese dei sudditi. La Williams tributa poi alte lodi alla “Gazzetta di Lugano”, che “ha il coraggio di stampare – sotto il giogo del potere – gli avvenimenti politici del tempo in modo giusto e imparziale”<sup>5</sup>. Malgrado le sue simpatie per gli oppressi, la Williams parla con una certa (snobistica) condiscendenza dei servitori e dei rozzi contadini ticinesi, salvo quando crede di ritrovare in loro la primitiva innocenza pastorale: la descrizione di una famiglia mesolcinese rispecchia significativamente il mito settecentesco del “buon selvaggio”. Va notato a questo proposito che la Williams è uno dei pochi viaggiatori a spingersi nei Grigioni italiani (Mesolcina e Calanca).

La sua maniera di descrivere il paesaggio ed il suo interesse per vicende che suscitano facile commozione sono chiaramente segnate dalla sensibilità tardo-settecentesca. Ma vi è anche una disposizione all’ironia e al *sense of humour* britannico che la inducono a registrare divertita certe bizzarrie di altri viaggiatori: è il caso ad esempio di tre suoi compatrioti che affrontano la traversata del Lago Maggiore malgrado un’incombente burrasca perché vogliono assolutamente procurarsi giornali a Bellinzona: la navigazione si rivela assai avventurosa e suscita nella Williams “un sentimento gradevole e tremendo di ammirazione”; finalmente, continua l’autrice, “raggiungemmo Bellinzona, e i giornali, dopo mezzanotte”. La relazione della Williams, con i suoi entusiasmi, le sue indignazioni, la sua ironia, ed anche con le sue contraddizioni, è certo una delle più interessanti dell’antologia e Martinoni ne ha, a ragione, fornito una scelta assai ampia.

Il volume è corredato di un’ introduzione generale, di “cappelli” introduttivi ai singoli autori, di note esplicative a piè di pagina e di una bibliografia; è inoltre abbellito da sessantaquattro illustrazioni

5 La “Gazzetta di Lugano” (o “Nuove di diverse corti e paesi”) è ancor oggi una fonte spesso utilizzata dagli storici del XVIII secolo (ad esempio da Franco Venturi nel suo monumentale *Settecento riformatore*, Torino, Einaudi, 1969ss.). – Segnaliamo che questo giornale è stato oggetto di una tesi di laurea (inedita) sostenuta all’università di Firenze nell’anno accademico 1986/87 da Luigi Frasa (relatore il prof. Vieri Becagli) e intitolata *Le “Nuove di diverse corti e paesi” di Giambattista Agnelli Senior (1746-1788)*.

d'epoca. Tutto sommato un importante contributo alla conoscenza della Svizzera italiana nel Settecento ed un passo avanti nelle ricerche sui viaggi nel nostro paese.

Antonio Stäuble

Hans-Georg Grüning, *Goethe critico della letteratura italiana*, Palermo, Palumbo, 1988 (Aurora, Collana di letteratura comparata e di storia delle idee, n° 2)

Mit seinem Band über Goethe und die italienische Literatur, hat sich der in Italien lehrende Germanist Hans-Georg Grüning ein doppeltes Ziel gesetzt: 1. eine kritische Wertung Goethes Äußerungen über italienische Literatur und 2. die Verbreitung dieser Passagen in Italien, wo sie, mit Ausnahme der Texte über Manzoni und den Streit zwischen Klassikern und Romantikern, weitgehend unbekannt sind, da sie bis anhin nicht auf italienisch übersetzt und publiziert worden sind. Um diesem Anliegen gerecht zu werden, druckt Grüning nach seiner eigenen Studie im ersten Anhang Goethes Texte in italienischer Fassung (zum großen Teil von ihm selbst übersetzt) und im zweiten die deutschen Originaltexte ab.

In seiner Untersuchung geht Grüning davon aus, daß Goethes Beschäftigung mit Literatur im deutschen Bereich zwar bekannt ist, obwohl auch hier eine umfassende Gesamtstudie fehlt, im italienischen aber zuerst vorgestellt werden muß: Arbeitsmethode, Anlaß und Ort der Veröffentlichung zu Goethes Lebenszeit haben dabei ihre Wichtigkeit. Wie andere vor ihm, strebt auch Grüning keine Vollständigkeit an: er baut auf anderen Zusammenstellungen der Goethe-äußerungen auf, komplettiert sie und stellt sie in eine neue Reihenfolge, die er im Vorwort erläutert (und wo er auch auf die früheren Gothestudien auf diesem Gebiet verweist). Da es sich bei den Goethestellen oft um kurze, aus dem größeren Zusammenhang herausgerissene Passagen handelt, befolgt Grüning eine der italienischen Literatur folgende Chronologie: von Dante bis zu den Zeitgenossen.

Um dem italienischen Publikum des Buches gerecht zu werden, erklärt Grüning in einem längeren Kapitel Goethes theoretisch-ästhetisches Konzept der Kunsterfassung im allgemeinen und seine Methode: Goethe war kein systematischer Literaturhistoriker, sondern äußerte sich oft zufällig über etwas, das ihn interessierte oder das ihm in die Hände gefallen war. Sein Urteilkriterium läßt sich mit dem ihm eigenen Begriff der „Teilnahme“ am besten umschreiben: die Teilnahme an der äußeren und inneren Welt des Kunstwerkes soll dem Leser vermittelt werden. In bezug auf die Literatur stellt Goethe die Behandlung und die Form, die den persönlichen und allgemeinen Wert ausmachen, über den Stoff und den Gehalt, welche auch aus früheren Texten übernommen werden können.

Basierend auf diesen Voraussetzungen analysiert Grüning im dritten und längsten Abschnitt Goethes Aussagen zur italienischen Literatur. Goethes Bemerkungen über Dante stellt Grüning aus Gesprächen, Briefen und der Besprechung eines Theaterstücks von Böhlen-dorff, das eine Episode aus Dantes *Inferno* aufgreift, zusammen. Bemerkenswert ist dabei eine von Goethe verbesserte *Inferno*-Passage aus dem 12. Gesang, die er 1826 dem Dante-Übersetzer Karl Streckfuß zukommen läßt. Aus den folgenden Jahrhunderten greift Goethe zwei Reisende heraus: Marco Polo und Pietro della Valle, die ihn als Vermittler einer fremden, bis anhin unbekanntem Kultur interessiert haben. Im Anhang zu seiner Übersetzung der *Vita* bemerkt Goethe, „daß Cellini seinen Nachruhm fast mehr seinen Schriften, als seinen Werken zu verdanken habe“ (S. 208). Es waren aber hauptsächlich die Zeitgenossen und ihre literarischen Auseinandersetzungen, über welche sich Goethe schriftlich äußerte. Während seiner Italienreise sah er zahlreiche moderne Theaterstücke: in Rom wohnte er unter anderem einer Aufführung von Goldonis *Locandiera* bei; das Kuriosum Frauenrollen durch Männer spielen zu lassen, regte ihn zur Abfassung eines Artikels für den *Teutschen Merkur* (1788) an: die kirchenstaatliche Vorschrift störte ihn gar nicht, sondern erlaubte ihm das Theater so richtig als Illusion zu erkennen und zu genießen. 1802 veranlaßte Goethe in Weimar die Aufführung von Gozzis *Turandot* in der Schillerschen Übersetzung: um dem deutschen Publikum die Mischung der „genres“ in diesem Märchen schmackhaft zu machen, verfaßte er einen Artikel, in dem er betonte, daß das Theater auf alle

Fälle eine Fiktion und die aristotelischen Einteilungskriterien nur eine Konvention seien.

Zusammenhängender und ausführlicher behandelte Goethe nach 1818 den in Italien heftig entbrannten Literatenstreit über klassische und romantische Dichtart: die Zuteilung Montis zu den Klassikern und Manzoni zu den Romantikern verfehlt nach seiner Meinung vollkommen das Ziel: nämlich die Frage ob das, was sie geschrieben haben, gut sei; Goethe bejaht diese Frage und erklärt die Originalität und Ausdrucksstärke der beiden Italiener. Der Artikel „Klassiker und Romantiker in Italien, sich heftig bekämpfend“ (1820 erschienen), war 1825 von E. Mayer auf italienisch übersetzt und in der *Antologia* publiziert worden. Besonders viel Aufmerksamkeit widmete Goethe Manzoni: er bespricht dessen zwei Tragödien (in Anlehnung an Fauriels französische Übersetzung und Einleitung), *Il Conte di Carmagnola* und *Adelchi*, sowie die *Inni sacri*, die von Karl Streckfuß verdeutsch worden waren. Die „Teilnahme Goethes an Manzoni“ ist von Camillo Ugoni übersetzt und mit dem Titel *Interesse di Goethe per Manzoni*, 1827 in Lugano veröffentlicht worden (ein Neudruck findet sich im Band V. von Goethes *Opere*, herausgegeben von L. Mazzucchetti, Florenz, Sansoni, 1962). Goethes Schrift hat wesentlich zum literarischen Ruhm Manzoni beigetragen und wird auch heute von den Manzonispezialisten regelmäßig zitiert.

Diesen längeren und einfühlsamen Abhandlungen Goethes folgen noch ein paar kurze Bemerkungen über literarische Raritäten, verbotene Literatur und Volksliteratur: 1815 veröffentlichte Goethe im *Morgenblatt für gebildete Stände* einen Artikel über die 1780 erschienene Sonettensammlung *Cicceide* von G.F. Lazzarelli, einem Dichter des 17. Jahrhunderts. Goethe bewundert die dichterische Variationsfähigkeit des Italieners, da alle 330 Sonette immer denselben Schluß aufweisen und reine Spottgedichte auf einen Arbeitskollegen sind.

Grünings Studie und die Textsammlung vermitteln ein abgerundetes Bild dieses Aspektes der Goetheforschung und stellen sie einem anderen auch nicht-spezialisierten Publikum vor. Einführung und Texte illustrieren das Postulat der Weltliteratur, wie es im Europa des 18. und 19. Jahrhunderts verstanden wurde und bilden ein weiteres Mosaiksteinchen im großen Feld der Komparatistik.

Michèle Stäuble-Lipman Wulf